

- **Philosopher aujourd'hui (II).**

L'exposé poursuivra la réflexion commencée l'an dernier, sous le même intitulé. En replaçant cette constante de la culture européenne – l'activité philosophique – dans les conditions historiques actuelles, lesquelles me semblent, je le préciserai, singulières, sans précédent.

Question posée, simple : aujourd'hui que devient le philosophe ?

Avec trois axes d'interrogation. D'abord celui de la science mais comme technoscience, je justifierai cette torsion. Ensuite les enjeux géopolitiques qui sont associés à la technoscience. Enfin la notion de « crise » enrichie, si j'ose dire, par rapport à la conception introduite par Husserl au siècle dernier – et qu'un exposé d'Alain Mallet a présentée.

Voilà le chemin que je vais suivre, pendant une heure environ.

.....

Philosopher est une activité moins cognitive que réflexive. Comme dit Merleau-Ponty, la philosophie n'est pas un certain savoir, posé à côté d'autres savoirs, celui de l'astronome, du géologue, du biologiste, etc...C'est une réflexion qui a affaire avec la sagesse, comme le dit le mot grec : sophia.

L'anthropologie sociale comme l'histoire nous inclinent à penser que dans tout groupe humain en tant qu'il est créateur de culture se conçoit de la sagesse, tout comme se fabrique de l'art. Et que certains individus assument ces fonctions : le sage, l'artiste. Cette approche par les sciences sociales – façon Lévi-Strauss – non pas pour noyer la philosophie dans les multiples sagesse, mais au contraire pour en distinguer les traits propres.

L'un de ces traits me semble formulé par François Jullien : *philosopher, c'est s'écarter*. L'écart de pensée. Une attitude non consensuelle puisqu'elle se distancie du groupe, s'en démarque résolument, en *dé-coïncide*. Elle est présente au commencement historique de la philosophie avec Socrate tel que l'œuvre de Platon le met en scène – la première œuvre complète, non fragmentaire, de l'histoire de la philosophie, dotée d'une dimension théâtrale jamais complètement oubliée. A Rome on jouait les dialogues de Platon.

Dans cette œuvre inaugurale Socrate, personnage central, apparaît en citoyen paradoxal : il percute régulièrement l'opinion commune (doxa) tout en se comportant avec un légalisme scrupuleux. Le paradoxe est dans cette divergence entre sa parole et son action. Par la parole il met en œuvre une démarche dont les étapes s'enchaînent rigoureusement : d'abord il *interroge*, premier écart avec l'opinion considérée non pas comme fausse mais comme insuffisamment pensée, et en cela questionnable. Socrate s'inclut dans l'interrogation, il interroge et s'interroge, il ne détient pas d'avance la réponse. Mais d'emblée il *dé-personnalise* l'interrogation, en la plaçant sur le plan du logos, du discours-raison, c'est-à-dire on ne répondra pas en se racontant, en exposant sa singularité, avec du « moi, je ». Ce faisant, il *problématise* la question initiale : il pose devant la pensée un objet à partager. A partir de quoi il devient possible de *modéliser*, de se mettre à la recherche d'une idéalité (eidos) rendant compte de tous les exemples concrets, nous dirions un concept. Le dia-logue est dès lors

engagé, le logos circule à travers les participants. Deux issues alors : la modélisation aboutit ou non. Si elle n'aboutit pas, si elle bute (aporétique), le dialogue n'a pas été vain, car dans son mouvement il a croisé et écarté de fausses solutions, l'esprit en est allégé. On ne sait pas mais maintenant on sait qu'on ne sait pas : la bonne ignorance. Si la modélisation aboutit, si une idéalité est enfin cernée et capturée – par exemple celle de la justice dans le grand dialogue *La République* – il reste encore à *axiomatiser*, à poser un début premier, en deçà duquel la pensée ne peut remonter et en mesure de recevoir l'idéalité, le concept découvert, le texte grec dit *contemplé* par l'esprit. Ce début premier a pour nom platonicien *Idée de Bien*. La démarche d'ensemble : interroger, dé-personnaliser, problématiser, modéliser, axiomatiser s'appelle *dialectique*, Socrate est l'opérateur, le dialecticien. Il fournit le modèle auquel continue de se conformer le professeur de philosophie qui fait cours; il est au fond de la salle.

Voici le philosophe, au complet, à distinguer de ceux que Hérodote, auteur de *Historia*, père de l'histoire et de la géographie, appelle les Sages, notamment ceux qui ont conçu les constitutions des cités. Des figures éminentes, admirables, mais nullement intouchables aux yeux de Socrate, figure décidément paradoxale : l'homme en même temps qu'urbain, sociable, ouvert, se compare à un taon qui pique le cheval paresseux, le groupe. Vu du côté de ceux qu'il pique, il est comparé au poisson-torpille qui paralyse ceux qu'il approche. Il paralyse par ses questions, sous leur feu continu on réalise le peu qu'on pense. Il est profondément dérangeant et, j'insiste, s'il ne ménage pas ses éloges pour les grands sages et grands poètes, comme Solon ou Homère, il n'y a pas pour lui de figure sacrée, interdite à l'interrogation philosophique. Pas de tabou.

Le sacré, c'est là que Socrate, sur le tard, finalement, va être mis en cause. Il est accusé d'impiété, d'athéisme, ce dont il se défend, mettant ses accusateurs au défi de prouver ce qu'ils avancent. Comme on dit aujourd'hui, on ne traîne pas l'inconscient au tribunal. Mais pas plus la conscience. Au tribunal d'une démocratie on ne juge que des actes, autrement on est dans l'inquisition, religieuse ou politique. Le fait est que, historiquement, la philosophie commence par un procès, avec condamnation à mort du philosophe. Pièce fondatrice et centrale de cette histoire, c'est le dernier texte de Platon étudié par Foucault, qu'il relit après bien d'autres, Hegel, Nietzsche, Merleau-Ponty.

Avec Platon la figure du philosophe est complète, et d'autant plus que comme écrivain il possède tous les registres de l'expression, le rythme théâtral, l'ampleur poétique, même l'humour. La première œuvre philosophique est en ce sens non égalée, et sa lecture, même très partielle, une expérience unique, à faire. Une dernière remarque concernant Socrate : il opère publiquement, son activité n'a rien d'ésotérique, on est dans les problèmes, pas dans les mystères, ce qui va encore à rebrousse poil de l'opinion. Mais surtout une telle activité ne s'épanouit que dans certaines conditions socio-politiques, d'autres l'empêchent ou la répriment. Une phrase du jeune Descartes : *Je m'avance masqué*. Au XVII^e siècle, où choisit-il d'habiter ? En Hollande, le pays le plus tolérant d'Europe. L'autre génie philosophique du temps, Pascal, rédige des *Pensées* qu'il ne publie

pas. Le contexte historique fournit l'explication de ces comportements de retrait. L'affaire Galilée a servi d'avertissement.

Oui, le philosophe, espèce minoritaire, jamais populaire, observe Marx, s'écarte de ce qu'on pense et même de ce que pensent les penseurs. Socrate, dès le départ, met en œuvre et déploie sa dialectique à partir d'un « parricide » à l'égard de Parménide, penseur de l'Être absolu. La découverte de Freud la plus connue, le complexe d'Oedipe, le désir meurtrier du père, la philosophie l'a dès le départ accompli, et en fait même sa règle.

Descartes, Spinoza, Kant s'écartent des conceptions savantes dominantes de leur époque, ils pensent autrement. Freud aussi, au début du XX^e siècle, s'est écarté, seul, réussissant à se mettre à dos à la fois la plupart des psychiatres et des philosophes de son temps. Il a tenu bon, il a eu le dernier mot, mais nous pensons à présent qu'il n'y a pas de dernier mot, et que notre monde n'étant plus celui de Freud, on ne peut pas contenter de le répéter, que pour avancer il faudra oser s'écarter de lui. Comme il faut s'écarter de Marx qui fut en son temps un géant de la pensée et qui reste un classique. Replacés dans l'histoire, nous sommes bien des nains juchés sur des épaules de géants. La lucidité est une vertu philosophique, mais pas la piété obéissante. Nietzsche l'a rappelé en termes très vigoureux.

Résumons-nous : *Une bibliothèque de philosophie n'est qu'une juxtaposition d'écarts qui maintiennent active la philosophie par leur vis-à-vis* (Jullien).

Penser aujourd'hui notre monde, bien différent de celui de Marx et de Freud, c'est la tâche de la philosophie contemporaine. Tâche qui s'est singulièrement compliquée. Pourquoi ?

Un simple regard sur la situation actuelle fait apparaître des paradoxes inédits. Le premier concerne le domaine de la connaissance qui vise le réel, autrement dit la science, et qui se traduit de plus en plus vite en technique capable d'agir sur lui.

S'il est un domaine où la notion de progrès semble peu discutable, c'est bien celui-là. Que Picasso ou Klee soient un progrès, c'est-à-dire un mieux, par rapport à Vinci ou Rembrandt, cela ne va pas du tout de soi, mais la physique actuelle ou la médecine actuelle, par rapport à leur état du 17^e siècle, si. Aussi bien ces vieux savoirs sont-ils oubliés, sauf de quelques érudits, alors que nous conservons avec un soin extrême les œuvres des peintres cités.

Rappelons que science et philosophie sont nées ensemble, en Grèce, et partagent les principes opératoires essentiels que résument les termes de logos et critique. Ce sont des discours tout en raisonnement, produisant des concepts indépendants de toute singularité personnelle ou collective. Ce sont ainsi des discours au niveau de l'universel. Et dans leur déontologie ces discours sont critiques, au sens de constamment offerts au débat, à la discussion, résultant d'un dia-logue entre esprits résolus à connaître le réel. Le dogme n'y a pas de place.

Mettant en œuvre la même logique et obéissant à la même déontologie critique science et philosophie sont des activités intellectuelles parentes. Ce qui les

distingue, c'est leur champ d'examen. D'un mot, celui de la philosophie est non limité, vise l'ensemble du réel, alors que celui de la science est toujours régional, il faut donc mettre ce terme au pluriel : les sciences. Toute science délimite comme stratégiquement le secteur de l'expérience où elle s'exerce et a compétence : les phénomènes célestes, physiques, les êtres vivants, plantes et animaux, les maladies humaines, les différents milieux naturels. A chaque secteur la science correspondante, de l'astronomie à la géographie. Toute science commence ainsi par une précise délimitation de son espace de travail, et c'est là sa force.

La philosophie a d'emblée l'ambition d'embrasser le tout du réel, elle parle de l'Être en général, elle est ontologique. Mais elle ne peut le faire sérieusement qu'après avoir parcouru l'ensemble des connaissances particulières, régionales fournies par les sciences, qu'elle s'efforce d'intégrer synthétiquement dans un « système ». La constitution de ce système est l'essentiel de l'acte philosophique, son aboutissement requérant une métaphysique où sont exposés les principes premiers, fondamentaux. Le concept est d'Aristote mais la démarche est déjà présente, complètement déployée, dans la dialectique platonicienne. « Méta » : au-delà, c'est le point de vue supérieur qui permet de coordonner et unifier l'ensemble des connaissances. Chez Platon, l'ascèse philosophique, démarrée par la géométrie - « nul n'entre ici s'il n'est géomètre » - se détache de la doxa confinée dans la caverne, s'élève aux sciences (épistêmê) pour aboutir à « la plaine de vérité » qu'éclaire l'« Idée de Bien » qui est « sur-par-delà », expression hyperbolique pour dire la transcendance qui est le grand Objet, terme ultime de la contemplation dont est capable l'oeil de l'esprit, capacité dont les prisonniers de la caverne, nourris d'images, « depuis l'enfance », n'ont aucune idée, aucun soupçon. La Vérité, avec majuscule, d'ordre éternel : ce qui est toujours, ce qui échappe au devenir.

Aristote, disciple dissident, s'écarte de ce puissant modèle métaphysique dit idéaliste au sens où le plan des idéalités transcende celui de l'expérience sensible, il élabore un modèle réaliste, lui aussi promis à un bel avenir, puisque c'est seulement avec Descartes qu'il sera définitivement abandonné. Ainsi le mot « philosophie » s'emploie également au pluriel, mais tout autrement qu'en science. Le débat métaphysique est le lieu privilégié du dialogue des philosophes, un débat souvent âprement polémique. Jusqu'au pire : Giordano Bruno que ses positions philosophiques ont conduit au bûcher. Il est vrai que la religion s'en était mêlée, et cette dernière, dans sa forme monothéiste, n'est pas des plus pacifiques; on peut encore le constater. Concernant la métaphysique Kant parle d'« arène » où se succèdent constamment les combattants. Par exemple, mon sentiment est que Pascal et Descartes qui sont d'accord pour liquider la philosophie d'Aristote – dominante pendant des siècles grâce à l'Église – partent dans des directions métaphysiques divergentes et même inconciliables. « Descartes inutile et incertain », juge implacablement Pascal. La philosophie, oui « arène », sport de combat.

A l'époque antique et encore classique, qu'un même esprit pratique alternativement science et philosophie non seulement n'a rien d'étonnant mais même s'impose pour le philosophe. Un philosophe ignorant des sciences ne se conçoit guère. Le penseur le plus sceptique l'est en connaissance de cause. Son scepticisme – l'affirmation d'une incertitude fondamentale – est résultatif, jamais initial. Le point de départ humain, toujours et partout, c'est la crédulité, la soumission à l'opinion. « Parce que nous avons été enfants avant que d'être hommes », dit Descartes, nous avons cru nos nourrices et nos précepteurs. L'enfant est à la fois ignorant et confiant; de plus très conformiste, il craint de s'écarter du groupe et d'apparaître comme différent. A l'opposé le philosophe est un esprit mûri et indépendant, indifférent aux fluctuations de la doxa, et dont le goût de la synthèse s'appuie sur de solides analyses régionales, il ne voyage pas sans biscuit.

Retrouvons-le aujourd'hui, quatre siècles après le grand démarrage de la physique sous l'égide de Galilée puis de Newton. Il vit et pense à présent, comme chacun, dans un monde complètement investi par les sciences. A ce sujet je m'en tiendrai à deux points, de simple constatation : le champ des sciences s'est démesurément étendu et diversifié. Mais cette extension et spécialisation, toujours en cours, se sont effectuées dans une émancipation de toute métaphysique. On ne peut se défendre de l'impression qu'à cette aventure cognitive inouïe, culturellement unique, le philosophe a de moins en moins participé. Oppenheimer, grand nom de la physique du XX^e siècle, directeur du fameux programme Manhattan (la bombe d'Hiroshima), après avoir observé que la science a « transfiguré les sociétés » note qu'elle est « une activité sinon antimétaphysique, du moins étrangère à la métaphysique ». Dans le labo que le chercheur soit matérialiste ou spiritualiste, tout comme chrétien, juif, bouddhiste, musulman ou athée, n'a aucune importance.

Au XX^e siècle aucun système philosophique ne prend en charge la totalité des activités scientifiques – dont la présentation est simplement encyclopédique. Rien qui fournisse l'équivalent de ce que fut au XVIII^e siècle la critique de la raison pure effectuée par Kant, c'est-à-dire une architectonique qui entendait rendre compte de toutes les activités scientifiques.

Ce qu'offre la philosophie, depuis le siècle dernier où s'est produite cette expansion sans précédent des connaissances, c'est un travail de réflexion épistémologique - de discours raisonné sur les sciences – pour en comprendre les diverses procédures et la dynamique d'ensemble. Soit l'œuvre de Bachelard. Un tel travail épistémologique est régional – il ne parle pas de la science en général, comme l'ancienne théorie de la connaissance (Kant encore), mais toujours d'un secteur scientifique délimité avec ses méthodes spécifiques de recherche – la physique pour Bachelard, la médecine pour son disciple Canguilhem, les sciences humaines pour Foucault, disciple de Canguilhem. L'épistémologie suit la science, elle semble même courir derrière, elle ne régent rien. Bachelard écrit : « La raison doit obéir à la science ». Dans le rationalisme classique c'était plutôt l'inverse. Et puis Bachelard, individualité exceptionnelle, simple facteur

remontant seul la filière universitaire, avait conclu que le nouvel esprit scientifique faisait montre de « réalisme technique », c'est-à-dire que son mode de connaissance consistait à reconstruire systématiquement en laboratoire les phénomènes étudiés, donc moins à contempler le réel qu'à le simuler, ce qui implique tout un environnement politique et économique, des dispositifs complexes et coûteux – par exemple un accélérateur de particules - requérant de très gros moyens, et un travail d'équipe même si des leaders - Oppenheimer par exemple – y sont nécessaires. C'est cet environnement qu'a étudié et sur lequel a réfléchi Bruno Latour, considéré aux Etats-Unis comme la tête philosophique du début du XXI^e siècle.

Au siècle précédent plusieurs philosophes ont compris que la technoscience était une donnée historique nouvelle, qu'il importait de réfléchir et d'abord d'étudier : Simondon, Ellul, Dagognet, notre camarade Jean-Claude Beaune. Sans compétence dans ce domaine, je me bornerai à quelques idées simples que je suis prêt à abandonner si on m'en montre les faiblesses. Les voici : que dans l'attelage de la technoscience, c'est la technique qui conduit, mais que cette dernière est au service de l'économie. Je reste ainsi marxien sans être marxiste. Me semble à présent symptomatique que les plus vives attaques contre la technoscience proviennent de scientifiques qui refusent d'être piégés par les pouvoirs en place.

Il me semble aussi qu'aujourd'hui la majorité des philosophes ne sont pas armés intellectuellement pour penser cette technostructure en évolution permanente ni le monde inédit qui en résulte. Le philosophe standard, avec ses diplômes universitaires, voire une thèse très pointue – définition de la thèse par Raymond Aron : tout savoir sur rien - est ainsi ramené au niveau de l'opinion commune, et les médias l'ont compris, dès que le problème qui survient est concret, précis, ils font appel à des spécialistes, à des scientifiques. Au siècle dernier, Foucault avait senti le vent tourner, déclarant que le temps de l'intellectuel universel, comme Gide ou Sartre, était révolu. Lui se voulait « intellectuel spécifique », en accompagnement des acteurs de terrain. Tout au long de son œuvre, bien ciblée dans ses champs d'enquête (maladie mentale, droit pénal, techniques de pouvoir, pratiques sexuelles) il interrogeait les relations intimes entre savoir et pouvoir. Son idée-force : que le pouvoir est toujours intelligent, qu'il sécrète du savoir.

Le philosophe contemporain n'est plus qu'un « généraliste », il en faut sans doute, et notamment pour enseigner, mais, comme le médecin du même nom, il est écarté de l'activité décisive, essentielle, celle qui ouvre l'avenir. Dès le XX^e siècle cette destitution était perceptible, les deux principales figures retenues par la corporation philosophique étant un métaphysicien sans doute profond mais aussi complice assidu du nazisme et un logicien très subtil réservé à quelques-uns : Heidegger et Wittgenstein.

Socrate, disait-on dans l'antiquité, a fait descendre la philosophie du ciel vers la terre. Avec lui l'exigence logique et conceptuelle de cette réflexion s'engage directement dans les questions éthiques et politiques dont les citoyens ne peuvent se défaire parce qu'ils les vivent. Voir le grand dialogue, *La République*, tout

entier consacré au problème de la justice dans sa double acception, individuelle et collective.

Bruno Latour voulait expressément que la philosophie « atterrisse ». Il me semble que cette forme de réflexion inventée en Europe mais désormais largement introduite dans les autres cultures par ailleurs dotées de leurs propres formes de sagesse est à un moment historique délicat, de passage et de transition. Peut-être d'extinction, certains l'envisagent. Mais un moment qui ne concerne pas la seule Europe ni même le seul Occident mais le monde comme ensemble. Un monde que caractérisent des formes inédites de communication et de mise en réseau, monde numérisé entièrement issu de la science, où le geste de base, quotidien, est désormais « cliquer ». Un monde où mes enfants sont beaucoup plus à l'aise que moi. Je fais souvent appel à leur compétence, ils me dépannent, l'air fataliste.

Déplaçons notre interrogation de ce côté, vers ce monde nouveau. Partons d'un fait contemporain : à la recherche la Chine consacre six pour cent de son PIB, championne du monde devant le Japon. L'Extrême Asie, monde sinisé quant à la culture, a très vite compris que la science était le cœur de la puissance. Mais ce monde sinisé est aujourd'hui géopolitiquement clivé : Japon et Corée du sud, devenues des démocraties, sont complètement solidaires de la première d'entre elles, les Etats-Unis qui engagent un bras de fer avec la Chine, dont l'enjeu est explicitement la suprématie technologique. Cela nous rappelle Thucydide – le second père de la science historique : quand l'État le plus fort se sent soudain menacé par un rival qu'il n'a pas vu venir, il se prépare à la guerre. De fait, à la mort de Mao le PIB de la Chine était inférieur à celui de la France, aujourd'hui sa marine de guerre est la première du monde et occupe tous les îlots de la Mer de Chine; les pêcheurs vietnamiens et philippins n'y sont pas les bienvenus.

Quelques mots de l'état de ce monde actuel avec ses techniques de communication installant une interconnexion généralisée. Nous venons d'observer que les tensions politiques n'en sont pas absentes, mais précisons un peu le tableau.

L'uniformisation culturelle est à l'échelle mondiale un fait massif. En ce sens la mondialisation est une occidentalisation : partout se dressent des universités, des hôpitaux, des gares, des ports et aéroports, des usines, etc. toutes inventions parties d'Europe. Cette uniformisation dispose d'ailleurs d'une langue mondiale : un anglais simplifié, le globish. En Chine, l'apprentissage de l'anglais a explosé dans les années 1980 avec la politique de modernisation et d'ouverture. Le fameux Jack Ma était au départ un professeur d'anglais. Un séjour aux USA lui a fait découvrir l'informatique, début d'une carrière de businessman milliardaire, qui ne semble pas très bien finir. Depuis quarante ans la Chine populaire été la plus grande productrice mondiale de milliardaires, mais ces derniers ne doivent pas s'écarter de la ligne du Parti. Le grand mot en Chine, la nouvelle comme la vieille, c'est « harmonie », valeur essentiellement relationnelle déjà prônée par Confucius : respect de l'inférieur pour le supérieur, en retour

sollicitude du supérieur pour l'inférieur. L'harmonie se justifie très concrètement par l'efficacité sociale qu'elle produit.

Cette uniformisation spectaculaire du monde n'y empêche donc pas les tensions où je distinguerai les niveaux politique et culturel, bien que dans la réalité ils ne cessent d'interagir, de se renforcer mutuellement. Nous avons évoqué le plan politique avec l'actuel face à face inquiétant entre Chine et USA, qui s'inscrit dans une confrontation plus générale entre pays démocratiques et dictatures, comme le montre la guerre en Ukraine. Mais, en dehors de cette polarisation, il y a un immense reste, le « sud global » appelé naguère Tiers-monde. Il est très en retard, sous ou mal administré. Les pouvoirs y sont souvent cleptocratiques, des zones de famine y réapparaissent régulièrement. Ce nouveau sud, la politique extérieure de la Chine le soigne particulièrement, il est en bonne place dans la stratégie mondiale initiée par le président Xi Jinping, sous le nom de « nouvelles routes de la soie ». Des routes qui cette fois partent de Pékin.

Cette politique s'avère très efficace, la Chine est désormais le premier partenaire commercial de l'Afrique. D'une part elle ne pose aucune condition politique à son aide; les tyrans apprécient. D'autre part, elle explique aux jeunes pays indépendants qu'ils ont été, tout comme les Chinois, victimes de l'impérialisme occidental qui les a pillés sans les développer; là ce sont les intellectuels qui apprécient car parmi eux le ressentiment anti-européen est très fort. Et l'homme du peuple, au sud, qu'en pense-t-il ? Difficile à savoir : il n'y a pas, comme chez nous, d'étude fiable de l'opinion. Mais ce qu'on peut constater, c'est un mouvement ininterrompu d'émigration vers les pays du nord. Que cherchent ces migrants ? Vivre mieux, argent et liberté, dont ils désespèrent dans leur propre pays, on n'a qu'une vie.

Regardé avec quelque distance, le monde reste multiculturel, mais les grands ensembles civilisationnels ont perdu leur étanchéité, tous sont travaillés de l'intérieur. Au nord, les migrations externes ne sont pas accueillies et absorbées comme naguère l'étaient les migrations internes – exemple les portugais ou polonais en France – une xénophobie réactive s'est répandue, le racisme se porte bien en dépit des lois qui le condamnent expressément, cet état d'esprit se traduisant dans une demande d'autorité, de protection étatique, quitte à mettre en place une démocratie dite « illibérale ». Est apparu le terme de « populisme » que valide une sociologue comme Eva Illouz.

Au sud, disions-nous, il y a du ressentiment. Et d'autant plus que le lendemain des indépendances est décevant, les progrès espérés ne sont pas au rendez-vous. S'ajoute, je crois, un autre sentiment profond. Que l'évolution sociétale des démocraties occidentales contredit frontalement les cultures du sud. Ce qui me semble repérable à deux niveaux, la religion et la famille. En Occident, depuis le siècle dernier, la sortie de la religion a été massive, la croyance est devenue une affaire privée, elle ne structure plus la vie collective, les belles églises accueillent moins de fidèles que de visiteurs, les moins belles, on les vend. Le prêtre n'est plus une autorité morale, on le soupçonne d'avoir une vie sexuelle malsaine, il se fait d'ailleurs de plus en plus rare, et souvent il est fait appel à des prêtres africains, car là-bas la religion est très vivante, mais en pleine recomposition, les

formes traditionnelles comme le catholicisme débordées par l'islam et l'évangélisme. En somme, au nord et au sud, les tendances religieuses générales sont inverses : sortie d'un côté, réactivation de l'autre. Avec pour conséquence au nord dans les populations originaires du sud : les mosquées, le vendredi, rassemblent beaucoup plus de monde que les églises, le dimanche.

La famille maintenant. Chacun de nous peut constater combien depuis son enfance la condition féminine s'est transformée. Oui, Gisèle Halimi a sa place au Panthéon, à côté de Simone Veil. Le féminisme reste très actif en Occident, résolu à en finir avec ce qu'il appelle le « patriarcat ». Les médias en parlent à peu près chaque jour, en mettant en épingle un nouveau scandale. Notre langue même se transforme, enrichissant son « matrimoine ».

Vu du sud, qu'en est-il ? C'est que dans les traditions culturelles du sud, islam compris, le patriarcat est bien plus prégnant et violent que dans les pays de tradition chrétienne. D'abord tous ces pays étaient polygames, la naissance d'un garçon qui renforcera le groupe est toujours préférée, alors qu'une fille partira, rejoindra une autre famille, à la suite d'un échange négocié entre chefs de famille. La colonisation n'avait pas touché à cet immémorial socle de la parenté qui ne s'est pas volatilisé, même s'il évolue sous la pression de l'histoire. Un féminisme africain est apparu (notamment à propos de l'excision) qui le conteste frontalement. Mais au sud le sentiment est fort que l'évolution sociétale du nord menace la cohésion sociale, la mine sourdement, d'où des mouvements de réaction, violemment anti-occidentaux, comme l'islam dit radical - à mon avis le terme de fanatique serait plus approprié. Car ces mouvements, assurent les spécialistes, dont je ne suis pas, n'hésitent pas à inventer des pratiques dont on ne trouve aucune mention dans le message du Prophète.

Ce que je viens de dire de la condition féminine pourrait être étendu au domaine des minorités sexuelles dont la place et le traitement au sud rappellent ce qu'ils étaient dans nos sociétés au Moyen-Age : répression violente.

Bref, d'un mot, le monde actuel reste culturellement divers, et cette diversité est souvent discordante, loin des discours consensuels et iréniques des instances internationales, par ailleurs impuissantes devant le déclenchement des conflits armés, dont je ne ferai pas la liste.

C'est ainsi un monde sans précédent et paradoxal que la technoscience a permis d'édifier. Et d'abord sans précédent par le nombre, dû aux progrès de la médecine, huit milliards d'individus. Un monde interconnecté comme jamais par les techniques de communication tout en ayant accumulé assez d'armes pour se détruire lui-même ou se rendre inhabitable. Un monde où s'est mis en place un marché mondial qui n'empêche pas les tensions inter et intra-nationales. L'internationalisme prolétarien, impulsé par Marx, a disparu. Sont apparues des idéologies transnationales réactives et agressives : l'islamisme, le « grand remplacement », idéologies à la fois antagonistes et associées comme les deux faces d'une même pièce, et que les démocraties ne parviennent pas à endiguer ou marginaliser en dépit de leur niveau intellectuel plus que sommaire. A peine moins inquiétant ce phénomène d'opinion qu'on appelle « complotisme » : doute systématique à l'égard de la parole officielle, du gouvernement comme de la

science : « ils nous mentent ». Voir de nouveau Eva Illouz. Autant d'éléments qui conduisent à parler de « crise ».

Une dernière observation avant d'aborder cette notion : au sein de ce monde inédit et guère anticipé l'Europe n'occupe plus la position dominante et dirigeante qui fut la sienne pendant si longtemps. Sa culture n'est plus la culture, mais une culture. Désormais l'Europe n'est qu'une composante d'un ensemble de pays démocratiques dominés par les USA, auquel se sont joints quelques Etats d'Extrême Asie, le Japon principalement, tous dotés d'un très fort dynamisme économique. Le peuple de Taïwan souhaite majoritairement rejoindre cet ensemble démocratique, mais le gouvernement chinois considère l'île comme une de ses provinces, dans une logique toute impériale. Une des surprises de notre temps, c'est la réinvention de la monarchie par des régimes qui se réclament du marxisme : la dynastie Kim en Corée du nord.

Crise : le mot qui résume cette étrange situation mondiale. Il apparaît au siècle dernier, dans l'entre-deux guerres, chez Husserl, un pur philosophe, de formation logico-mathématique, qui a élaboré une philosophie, la phénoménologie dite transcendantale, dans le sillage de Descartes et Kant. Il a influencé Heidegger, Jaspers, Sartre, Merleau-Ponty, Lévinas, Ricoeur, Derrida, Michel Henry. Liste non exhaustive.

Sur le sens husserlien du mot « crise », je renvoie à l'exposé très précis d'A. Mallet. J'ajouterai une ou deux remarques. Cette crise à laquelle le philosophe allemand en fin de carrière confère une dimension spirituelle, la décrivant comme état de « détresse », appelant à un sursaut responsable, il en fait remonter l'origine à Galilée, dans une déviation du rationalisme qu'il nomme objectivisme (aujourd'hui nous dirions positivisme) - ce qui d'abord étonne. Ce savant n'est-il pas un des principaux héros de la pensée moderne, victime de l'obscurantisme religieux ? Le Galilée de Brecht. La déviation en question, A. Mallet l'a soigneusement explicitée en s'appuyant sur l'examen de la philosophe de Descartes, relue par Michel Henry.

Mais la notion d'objectivisme comme déviation du rationalisme suffit-elle à rendre compte de la crise elle-même – Husserl meurt avant qu'elle n'éclate – où la nation sans doute la plus instruite d'Europe abandonne le pouvoir politique à une bande de fanatiques et de voyous – Brecht encore : *la Résistible Ascension d'Arturo Ui* – mais bande qui met à son service la technoscience allemande, du physicien Heisenberg à l'architecte Speer, du concepteur de missiles Von Braun au constructeur Porsche dont les tanks feront merveille ? C'est du niveau et des capacités de la physique allemande que Einstein en personne va informer et alerter le président Roosevelt – avec pour conséquence directe : le programme Manhattan dirigé par Oppenheimer. Comme dit Foucault : *la rationalité de l'abominable*. Car cet abominable – Auschwitz – n'a rien d'artisanal, sa mise en place a demandé une ample vision stratégique et des compétences technoscientifiques, même si, individuellement, ses plus hauts responsables frappent par leur médiocrité, leur banalité. Allusion au titre provocant du livre de Hanna Arendt sur Eichmann.

La crise actuelle se distingue de celle aperçue par Husserl – et par d'autres contemporains, dont Freud – par plusieurs traits. Pour faire court : de spirituelle et européenne elle est devenue existentielle et mondiale. D'abord changement d'échelle : toute l'humanité est concernée, jusque sur la moindre île habitée. Ensuite la crise affecte le principe vital des collectivités, et à plusieurs niveaux. Niveau politico-militaire entre des Etats dotés d'armement nucléaire : le bon vieux nationalisme dont l'Europe semble guérie, mais pas la Russie ni la Chine ni l'Inde ni l'Iran ni la Turquie... Niveau économique – un krach qui se propagerait, en laissant démunies, sans ressources, des populations entières. Niveau sanitaire – une pandémie, un virus inconnu, mutant, ignorant les frontières et que la science, cette fois, ne parviendrait pas à arrêter ou ralentir. Enfin et surtout niveau écologique – et là nous ne sommes plus dans le risque mais dans la certitude : les spécialistes du climat sont formels : sans action collective concertée, les catastrophes environnementales, déjà apparues, vont se multiplier, et les différentes formes de crise précédemment distinguées pourraient se conjuguer.

Si une idée porteuse et structurante en Occident depuis le siècle des Lumières s'est effondrée, idée moderne par excellence, c'est celle de Progrès, comme marche en avant de l'humanité. Celle que portait le message littéraire de Victor Hugo, sorti des frontières nationales et même de l'Europe, entendu jusqu'en Chine. L'admirable et résilient Jean Valjean. Incarnation de l'espérance historique remplaçant l'ancienne espérance religieuse.

Désormais la conviction montante au nord est que l'avenir sera pire que le présent, en quoi nous sommes post-modernes. Au sud, où la population est beaucoup plus jeune, on tente de vivre ou de survivre. Le nord se perçoit de plus en plus comme un îlot provisoire de sécurité qu'entoure un monde instable et dangereux. L'hospitalité sur laquelle a réfléchi Derrida n'est pas sa vertu principale. La Méditerranée comme cimetière en pleine mer.

Observons dans ces conditions nouvelles l'exercice de la pensée où s'inscrit la réflexion philosophique. Les piliers idéologiques et de sens contraire sur lesquels reposaient la conviction indiscutée du Progrès – des conditions de vie de plus en plus confortables et protégées, une médecine de plus en plus efficace – se sont tour à tour effondrés. D'abord le pilier marxiste avec l'implosion de l'empire soviétique à la fin du siècle dernier, d'ailleurs à la surprise quasi-générale. Il ne restait guère plus de socialiste que la Chine mais cette dernière, pour se moderniser, s'ouvrait au capitalisme, elle en reconnaissait donc implicitement la supériorité. En cette toute fin de siècle les idéologues libéraux pavoisent (Fukuyama : fin de l'Histoire par conjugaison heureuse de démocratie parlementaire et d'économie de marché). Triomphe très bref. Dès la seconde décennie du XXI^e siècle le socialisme chinois qui depuis plus de trente ans se nourrissait de la technologie occidentale pour construire un énorme appareil productif et aussi de recherche de pointe, se pose ouvertement, face au reste du monde, en alternative politique à l'Occident.

Mais pour l'idéologie libérale il y a pire que l'offensive chinoise – où s'exprime la grande revanche de l'Empire du Milieu. Car la science occidentale est capable

de contre-offensive, elle l'a montré lors de l'épreuve du Covid 19 où elle a nettement distancé la recherche chinoise. Un instant le pouvoir apparemment absolu du président Xi a tremblé, la rue chinoise l'a fait reculer. Ce pouvoir est particulièrement opaque – bien plus opaque que n'était le pouvoir soviétique – regardez, depuis qu'il existe, 1949, le nombre de surprises qu'il nous réserve. Il présente cependant, me semble-t-il, une constante : dans cette organisation pyramidale, dans cette oligarchie, l'échec du numéro un n'est pas toléré longtemps.

J'en arrive au second point, le plus en profondeur : faiblesse interne et non externe du libéralisme. C'est son projet de civilisation même qui paraît désormais miné : le progrès matériel indéfini qu'il promet, au service de l'individu, détruit inexorablement l'environnement terrestre, et sa généralisation en direction du sud, des pauvres, des damnés de la terre, fait éclater la contradiction. A adopter le mode de vie américain, l'humanité va rendre la terre, son sol comme dit Husserl, irrespirable. Son productivisme sans mesure provoque un cancer écologique. On bouffe du plastique.

Alors la science-servante, ça ne marche plus, les scientifiques ruent dans les brancards. Jean-David Zeitoun, épidémiologiste, intitule son dernier livre *Le suicide de l'espèce*, et s'inspirant de Foucault parle de « biopouvoir négatif », une économie devenue largement pathogène.

Au nord, un point de vue écologiste nouveau par son envergure sociale - les enfants même le comprennent et l'adoptent très vite – périmé les vieilles oppositions idéologiques, la droite et la gauche, et même les œuvres philosophiques du siècle dernier semblent repoussées, remisées, vieillottes. Elles ne nous parlent pas de ce que nous sommes devenus, à l'exception, opinion personnelle, de celle de Foucault. Mais Foucault ne reste vivant que contesté. Il a soulevé de gros lièvres, mais qu'il n'a pas attrapés, qui continuent de courir.

Foucault, nietzschéen, voit le philosophe comme un diagnosticien du présent qui doit opérer par « enquêtes », et sans s'enfermer dans le périmètre européen. Il l'a dit très clairement aux intellectuels japonais qui l'avaient invité à s'expliquer. Le travail philosophique de Jullien s'inscrit dans cette démarche foucauldienne.

La crise actuelle se vit comme une double menace : l'une, externe, objective et objectivée, appelons-la écologique et une autre menace, interne, plus difficile à cerner. La menace sur l'environnement est désormais manifeste, signalée et documentée depuis la création du GIEC en 1988 - initiative de scientifiques, non de philosophes. Cette menace, des écrivains aussi l'avaient perçue, Bernanos, Giono, Gary. Lévi-Strauss en fait très clairement état, mais il place son travail anthropologique hors philosophie. *Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui*, écrit-il à la fin de *Tristes tropiques* (1955). Tropiques : Lévi-Strauss regarde le monde à partir du sud, comme son contemporain Sartre. Mais ce dernier y voit le lieu potentiellement révolutionnaire où s'accomplira sa conception de la liberté, il fait équipe avec Fanon, psychiatre martiniquais qui a épousé la cause algérienne. L'Algérie actuelle est très loin de ce qu'en attendaient Sartre et Fanon. Dans la philosophie sartrienne il n'y a pas d'environnement, mais des *situations* auxquelles par l'exercice de sa liberté la

conscience imprime et confère du sens. Ses bases métaphysiques sont restées cartésiennes : le cogito, le moi-sujet d'abord.

Une crise, pour exister, doit être ressentie. Il faut que le problème qui se pose à la société soit appréhendé et nommé. Que ressent-on à présent en Europe ? Que dans notre mode de vie quelque chose s'affaisse inexorablement, sans que notre système politique, démocratique, parvienne à arrêter la dérive. Plutôt que de décadence et déclin, mieux vaut parler, de nouveau avec Jullien, de *rétraction des possibles*. L'existence humaine, sur le plan individuel comme collectif, c'est un champ de possibles, là se place l'idée de liberté, et cela dès le commencement de la philosophie, dès Platon, avec le mythe d'Er, en finale de *La République*. Encore un texte fondateur, je passe.

Aujourd'hui, que fait le philosophe, quand il ne se consacre pas à l'histoire de la philosophie – une thèse immense, pour une poignée de lecteurs ? Il se raccroche à plusieurs grands lieux : l'hôpital, en s'interrogeant sur le soin, l'entreprise, en s'interrogeant sur le travail, la politique, en proposant ses analyses. Il peut aussi s'amarrer à un secteur scientifique bien délimité. La réflexion philosophique glane également du côté de la marche, du voyage, de la mode, du sport, de la danse. Elle se disperse, se fragmente, mais dans le concret, le vécu. La conceptualisation qui est le propre de l'activité philosophique, que devient-elle alors ? Ou bien on s'en passe : on lit des romans, on regarde des séries. Et chaque soir le JT, en baillant un peu.

On peut soutenir qu'aujourd'hui la réflexion philosophique doit avoir pour fonction principale de *ouvrir des possibles*. D'être inventive par rapport à une tradition intellectuelle dont le discours immense paraît spéculatif, décoloré, inopérant, un musée d'idées mais qui recèle pourtant le propre de notre culture – dont étrangement la lecture d'un dialogue de Platon réveille l'écho, mieux que des auteurs beaucoup moins éloignés, l'enseignant connaît cette expérience.

Les champs de la réflexion à réinvestir me paraissent être ceux de l'éthique et de la politique, l'agir individuel et collectif, enjeux centraux de la philosophie dès son commencement. L'agir individuel en ré-interrogeant ce que Jullien appelle le *Vivre*, l'agir collectif en reconsidérant notre régime politique décrété le meilleur, alors qu'il donne des signes manifestes d'usure et de dysfonctionnement. Si nous bénéficions de la protection sociale la meilleure du monde, nous constatons aussi que nos systèmes de santé et d'éducation ne cessent de se dégrader. L'idée de travailler deux ans de plus a soulevé un tollé dans l'opinion qui prouve le peu de sens et de valeur que nous trouvons dans cette activité que Pascal disait être « la chose la plus importante à toute la vie » et que Freud, plus pondéré, plaçait en seconde position dans sa fameuse formule lapidaire : *être normal, c'est aimer et travailler*. Il y a un retard de la réflexion politique qui se lit en creux dans la désaffection politique grandissante à la fois du peuple et des jeunes.

Je tends à croire que la réflexion – capacité humaine bien partagée – ne peut effectivement s'écarter de la doxa et prendre corps que dans une société démocratique. Dans une tribu on ne le peut pas, bien qu'on y palabre beaucoup. Mais toujours à l'intérieur de cadres rigides fixés par une coutume

immémoriale, ce que Bergson appellent sociétés closes. Un comportement de refus radical peut y apparaître, mais il est suicidaire, il est écrasé.

Nous notions en commençant que philosopher est une activité moins cognitive que réflexive. Mais cette activité réflexive s'exerce toujours à partir d'un capital cognitif fourni par l'histoire, elle n'est pas hors sol. Quand un philosophe rationaliste du XX^e siècle dit d'Aristote qu'il a l'intelligence d'un enfant de cinq ans il parle de sa physique, aucunement de sa métaphysique, éthique, poétique et politique où sa réflexion est fondamentale – pas simplement profonde – au sens de créatrice d'un modèle de pensée.

La philosophie, comme l'humain en général, est dans l'histoire, historique de part en part.

Didier Fassin, médecin-sociologue, occupe au Collège de France la chaire intitulée *Question morales et enjeux politiques dans les sociétés contemporaines*. Je le cite : *ce qu'on appelle crise est toujours une construction sociale*. Il observe qu'en 2018 un million de demandeurs d'asile arrive en Europe, suite directe de guerres et bouleversements dans les pays d'origine. La même année, il en arrive autant en Afrique du sud dont la population est le dixième de l'Europe. D'un côté, on parle de crise, à grand bruit, pas de l'autre. Est-ce que l'Afrique du sud intègre harmonieusement cet afflux de population africaine? Pas du tout, un racisme violent, intra-africain, y sévit, ne sont pas rares des pogroms auxquels la police répond comme elle peut, en général avec retard. Fassin note : *les pays du sud ont rarement l'autorité pour imposer leur propre discours de crise*.

Autre observation de Fassin : aux USA en trente ans la population carcérale a été multipliée par huit. Dans les prisons les hommes noirs jeunes sont proportionnellement sept fois plus nombreux que les blancs du même âge. Cet emprisonnement de masse résulte d'une guerre contre la drogue. Dans la même période le déclin de la criminalité a été important, ce qui ne surprend pas. Les autorités commencent de remettre en question cette politique du tout répressif quand elles constatent que les incarcérations augmentent dans les classes blanches moyennes et même supérieures ; là aussi on consomme. A ce moment-là une réflexion s'amorce. Toute crise est donc indissociablement objective et subjective. Fassin avertit : *nommer la crise, c'est ainsi s'exposer souvent au risque de se priver de la penser*. Crise n'est pas une notion simple et évidente par elle-même, comme tout ce que charrie la doxa. Dans chaque emploi, elle demande, par le philosophe, un réexamen.

Une dernière remarque avant de terminer, sans conclure. A présent les optimistes se plaisent à relever que la langue chinoise, dans sa grande sagesse, use de deux mots pour dire crise : le binôme danger-opportunité. Manifestant une raison ni théorique ni pratique mais stratégique : c'est dans le danger qu'une opportunité est à saisir. Ne sous-estimons pas les Chinois. Ce que se garde de faire le patron de Renault, hier de Michelin, déclarant à la télévision qu'en matière de voiture électrique ils sont maintenant en avance sur les Européens. Confucius avait dit : quand je croise trois hommes, l'un d'eux est mon maître.

En avance les Chinois. En matière de contrôle social aussi, très en avance. Je termine avec Foucault, écrivant en 1983, en bout de course, il est mort l'année suivante : *Je ne cherche pas à dire que tout est mauvais, mais que tout est dangereux.* Texte 326 dans le double volume des *Dits et Ecrits* que Denis Kambouchner considère comme les *Essais* du XX^e siècle.

PS. Cet ajout m'a été inspiré par les questions qui ont suivi l'exposé.

Dans son intitulé, le choix du verbe « philosopher » sert à distinguer deux sens aux termes de philosophie et philosophe. Au sens propre et premier, le philosophe est le créateur d'un système philosophique. Au cours de l'histoire de la philosophie – quelque deux millénaires et demi – il y en a très peu. Un enseignement annuel de la philosophie, au premier niveau qui est celui de la classe terminale de lycée, se concentre sur deux ou trois. Choix laissé à la liberté de l'enseignant, qu'on appelle aussi philosophe, mais en un autre sens : celui qui transmet cet élément de culture – la philosophie – au départ et pendant très longtemps propre à l'Europe. Il s'agit alors d'un métier. Certains philosophes l'ont exercé – surtout à l'époque moderne, de Kant à Foucault – et le sont ainsi en ces deux sens bien distincts.

Le second point concerne Bachelard présenté dans l'exposé comme figure typique du travail épistémologique caractéristique du XX^e siècle. Sa formule : *la raison doit obéir à la science* a fait tiquer. Elle me semble ironique – vieille qualité socratique – pour prendre acte d'un fait : au XX^e siècle, dans ses formes théoriques les plus avancées, la physique est sortie des cadres rationnels, des catégories intemporelles que la philosophie classique avait assignés à la raison. Cette raison – défiée par les théories de la relativité et quantique – ne peut plus être cartésienne ni même kantienne. Le physicien se permet désormais des anticipations conceptuelles, définissant mathématiquement des phénomènes non aperçus dans le champ de l'expérience. Il est « surrationaliste », dit Bachelard, établissant avec ce néologisme un parallèle audacieux entre science et littérature, l'une et l'autre entreprenant de s'émanciper d'une conception trop étroite et figée de la raison, en somme disposées à devancer le réel pour le connaître. Et de fait si on demande au grand scientifique – Einstein par exemple – quelle est sa qualité essentielle il répond invariablement : l'imagination.

Vive l'imagination. Le scientifique est payé pour l'exercer, et ne connaît pas le problème de l'âge de la retraite. Mais une seconde génération d'épistémologues a rafraîchi l'enthousiasme initial. Je pense à Bruno Latour. L'activité scientifique – même et surtout surrationaliste – s'exerce dans des conditions techniques, matérielles précises, elle a des commanditaires qui fixent les objectifs et détiennent les énormes moyens sans quoi la connaissance ne peut se construire. Ils sont les vrais maîtres, du côté de l'État, même dans les systèmes économiques les plus libéraux. L'épistémologie est devenue politique. Bachelard, ce magnifique érudit autodidacte, par ailleurs à l'origine d'une nouvelle

approche de la littérature (l'imaginaire des quatre éléments) ne semblait pas y songer. Cet esprit hors pair appartient encore au monde de papa.

Mais quel philosophe – au sens premier comme au sens professionnel – ou amateur de philosophie ne signeraient pas sa déclaration : « Deux hommes, s'ils veulent s'entendre vraiment, ont dû d'abord se contredire. La vérité est fille de la discussion, non pas de la sympathie » ?

Jean-Pierre Bompied